



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 25 | 01.07.2018

**Actualité des
contes de fées**

**Lieux communs,
lieux d'aisances**

**Pendant ce temps,
du côté de la Chine...**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le goûter des filles de l'ogre

Dormeurs, somnambules et éveillés (3)

ALORS QUE JE COLLECTAIS ET TRIAIS LES «GRANDES AFFAIRES» DE LA SEMAINE, J'AI ÉTÉ SAISI PAR LA VANITÉ DES COMMENTAIRES D'ACTUALITÉ ET L'ACTUALITÉ BRÛLANTE DES CONTES DE FÉES. NON POUR NOTRE DIVERTISSEMENT, MAIS POUR NOTRE SURVIE MENTALE ET MORALE.

Il y a comme un malaise entre la pédagogie contemporaine et les contes de fées. Elle est abstraite, moralisante et bégueule, et ils sont cruels, délurés et amoureux. Elle se voit donc obligée de les arranger ou de les escamoter. Le conflit ne date pas d'hier: le merveilleux Pierre Gripari avait écrit une fantaisie intitulée *Patrouille du conte*, où un détachement de scouts de la pensée autorisée intervient directement dans la trame des récits pour en expurger les contenus insoutenables.

QUE SAVAIENT LES FILLES?

Pourtant, même le très affûté Gripari n'avait pas remarqué un aspect du *Petit Poucet* qui m'a toujours inspiré de vastes méditations. Qu'on me permette ici de rappeler cet épisode clef du conte de Perrault. S'étant égarés dans les bois, le petit Poucet et ses frères sont recueillis dans une maison

qui se trouve être celle d'un ogre. Lequel ogre s'apprête à faire d'eux son petit-déjeuner le lendemain matin — car sa femme, par pitié, l'a persuadé de décaler son festin d'un jour. Or, juste en face d'eux, dans la même chambre, dorment les sept filles de l'ogre, sept petites princesses couronnées qui sont les prunelles des yeux de leur papa. Pour échapper au *human breakfast*, le petit Poucet intervertit son bonnet et ceux de ses frères avec les couronnes des fillettes modèles. Et le mangeur d'enfants, aveuglé par son avidité, finit par tuer sa propre progéniture...

Or c'est aux filles de l'ogre que je repense toujours, bien davantage qu'à la fratrie du petit Poucet. A elles, et plus précisément à leur conscience. Car si le jeune Poucet, cadet de ses frères, avait assez d'esprit pour sauver sa bande des griffes de ce monstre, on peut supposer que

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

les têtes féminines du même âge n'étaient pas plus idiotes.

Que savaient-elles donc du monstrueux penchant de leur père, ces enfants gâtées? Pouvaient-elles tout ignorer de sa sanglante besogne? Se voilaient-elles la face? Étaient-elles anthropophages, elles aussi? On les imagine mal, avec leurs jolies couronnes, déchiqueter à pleines dents de la chair crue. Je les vois plutôt déguster une tendre escalope du bout de la fourchette, le dos bien droit, en faisant mine d'ignorer qu'elle provient d'un petit garçon de leur âge.

Quand on vit sous le toit d'un ogre, et qu'on ne s'enfuit pas à toutes jambes, la fausse candeur est de mise.

DE L'IMPOSSIBILITÉ DE TUER LE PÈRE

Vous l'avez deviné: les filles de l'ogre, c'est nous tous! Européens, Occidentaux, cadres et administrateurs du monde entier, bref toute la «suprasociété» globale. Ce dixième ou ce cinquième d'humanité qui vit avec des exigences de confort et de consommation dépassant tout ce que la Terre peut supporter. Tous, nous vivons sous la protection d'un monstre qui se nourrit de chair humaine et qui régurgite de quoi nous alimenter nous aussi. Notre père nourricier, depuis 1945, est l'oncle Sam, qui a assuré notre prospérité, notre impunité — et notre *ductilité* — pendant trois générations tout en colonisant la planète entière. A l'heure où j'écris, l'oncle Sam maintient la planète sous sa perfusion de bombes, à raison d'une goutte létale toutes les douze

minutes, ou 120 par jour, quelque part, n'importe où, sans même être officiellement en guerre avec qui que ce soit. Il consacre les 53% de son budget à la défense, autrement dit à l'agression. Depuis la chute de son meilleur ennemi, l'URSS, il a mis en selle le terrorisme islamique en tant que *faux chien fou* qu'il lâche sur les indociles ou qu'il fouette et juggle selon ses besoins. Il délocalise la torture, renverse les gouvernements élus, soutient les pires sous-ogres de la planète, pille toutes les ressources du monde grâce à sa *joint venture* unique entre l'État et les corporations (finançant les razzias des oligarques avec l'argent des esclaves contribuables), s'emploie à taxer tout l'argent du monde et vit aux dépens du village global comme les voyous des favelas organisent leur petit ménage: l'œil injecté de cocaïne et le revolver sur la tempe de tous leurs voisins.

Bref, notre père nourricier est, hors toute concurrence, le système criminel le plus avide et le plus tentaculaire depuis la chute du nazisme. La disproportion est si criante qu'il apparaît obscène de poursuivre et condamner *qui que ce soit d'autre* avant que la Méduse atlantique à la chevelure de serpents ne soit neutralisée. Mais justement: nul ne peut regarder la Méduse dans les yeux sous peine de pétrification.

Personne, et surtout pas nous, les filles de l'ogre. Surtout pas moi qui suis la première d'entre elles, avec mes ordinateurs Apple, mes voitures à essence, mes vinyles de rock and

roll, mes comptes Gmail et Facebook. Mon père, qui n'a pas de prétentions morales, s'est modestement rebellé dans son coin en décidant de symboliquement boycotter les produits phares américains comme Coca-Cola. Il s'y tient depuis la destruction de son pays natal, la Yougoslavie, il y a trente ans — mais qu'est-ce que cela change? Qui lui expliquera l'étendue de la nébuleuse Unilever, ou comment sa bonne vieille banque suisse est elle-même devenue un *asset* parmi d'autres de l'empire financier anglo-saxon? Comment lui faire admettre que nous sommes *tous* américains par notre consommation même?

D'autres croient fuir l'Ogre en se retirant dans les bois, y compris et surtout aux États-Unis (ne pas manquer ce merveilleux film sur les exils impossibles qu'est Captain Fantastic). Mais qu'est-ce que cela change? Quel retour à la nature, nous interroge Will Self, quand il n'y a plus de nature où retourner?

L'ÉTERNEL BAZAR DE LA CHARITÉ

Notre environnement aujourd'hui est un tissu de technologie électronique, or la langue maternelle de la technologie, et en réalité de toute la civilisation techno-capitaliste, est qu'on le veuille ou non l'anglais américain. L'expression même de son refus nécessite... de la technologie. S'en débrancher totalement reviendrait à une autoannihilation furtive qui n'aurait pas même l'impact d'une immolation en place publique.

Enfants du capitalisme et de la technologie, nous vivons donc dans une totale promiscuité avec notre père cannibale, comme les petites ogresses dans leur maison solitaire au fond des bois. Nos élans de «solidarité», nos œuvres de «bienfaisance» envers les déshérités de la Terre sont les goûters que les filles de l'ogre organisent pour les gosses du voisinage. Dans leur dos, papa se pourlèche les babines. Plus nous vivons à l'abri du crime et de la compromission, et plus nous nous «investissons» dans le «bien». Ce n'est pas pour rien que la cause humanitaire est une invention des classes prédatrices. Le pauvre mystique Léon Bloy n'avait pas de mots assez jubilatoires pour chanter le rôtissage de 120 dames patronnesses de la «haute» dans le célèbre incendie du Bazar de la Charité en 1897. «Alors, immédiatement, le Feu a été déchaîné, et tout est rentré dans l'ordre».

Que dirait-il aujourd'hui, ce mendiant de Dieu, face aux bobos qui aménagent des sanctuaires pour la lie djihadiste partout en Europe, face à ces fils de bonne famille qui vont casser du prolo CRS sous la cagoule Antifa entre deux parties d'escrime ou de voile? Que dirait-il de la religion victimolâtre des classes aisées européennes? Peut-être appellerait-il sur elles le feu nucléaire. Ou alors se contenterait-il de leur rappeler qu'aux yeux de leur bon papa l'Ogre, les valeureux migrants qu'elles adulent tant ne sont encore que de la chair humaine. Et qu'on a



vite fait d'invertir les bonnets et les couronnes, à la faveur de la nuit...

AGIR COMME ON PEUT

Toutes ces belles métaphores mise à part, notre situation de bénéficiaires (provisoires) du vampirisme planétaire nous repose l'éternel dilemme de la cohabitation inévitable avec le Mal. Pour une grande partie des dormeurs contemporains, c'est la tache aveugle de leur vision du monde. Ils ne cessent de pointer du doigt le Mal, en tout temps et partout... sauf à la source, qui est dans leur dos. Du pont d'un cargo en train de dégazer, ils dénoncent le nageur qui pisse dans l'eau. L'hallucination négative — ne pas voir l'éléphant qui bouche le couloir — dénote paraît-il le stade le plus profond de l'hypnose. Quant aux somnambules, ils ont adopté le cynisme ou l'hyper-normalisation: faire comme si tout allait bien, et *tant que ça dure*...

Restent les éveillés. Passons sur la névrose, la mélancolie et les diverses variantes de l'autodestruction, issues fréquentes parmi les consciences

lucides et créatives. Comment les êtres sans illusions affrontent-ils les inévitables compromissions de la vie, une fois qu'ils les ont identifiés comme telles?

Une fois de plus, le conte de Perrault nous donne une piste, certes fort discrète. En négociant (par compassion pour les garçonnettes) un délai avec son mari affamé, la femme de l'ogre a offert au petit Poucet l'occasion de sauver ses frères. Elle a causé du même coup, indirectement, la mort de ses propres enfants. En bonne morale puritaine, on dira que c'était le prix à payer pour avoir vécu et procréé avec un monstre. Mais son geste l'aurait peut-être sauvée même sans cette épouvantable perte.

Ce geste m'est revenu en mémoire alors que je recueillais — à grand peine — des sujets pour mes Turbulences hebdomadaires. Chroniquer les affaires du *monde comme il ne va pas* — fût-ce sous un angle décalé — est une besogne ingrate et parfois toxique. Non parce que «tout va mal». Tout est toujours allé mal, sauf ce qui va bien — et qu'on peut

aussi souligner à l'occasion. Mais parce que la vilénie est contagieuse: *on devient ce qu'on dénonce*. Parce qu'on se pose soi-même en spectateur et juge quand on est soi-même impliqué jusqu'au cou, qu'on n'a aucune légitimité particulière pour juger de quoi ce que soit — et que, par-dessus le marché, tout le monde s'en fiche. J'explique la mélancolie et l'alcoolisme endémiques chez les journalistes par la fausseté intrinsèque de leur position. Toute considération éthique mise à part, le simple fait de se poser en spectateur de la vie des autres conduit généralement à rater la sienne.

Nombre de personnes dans mon entourage ne regardent ni ne lisent jamais les nouvelles. Ce ne sont pas des imbéciles, au contraire: plutôt des gens proactifs, avec des responsabilités et une vie bien remplie. Ils ne sont pas moins «au fait» des choses importantes que les autres. Les débats télévisuels les font sourire. Les «enjeux» politiques leur font hausser les épaules. Ils vont leur petit bonhomme de chemin. En les observant, en parlant avec eux, on se rend compte qu'ils se concentrent de manière écrasante sur leur sphère d'action, qu'ils

demeurent attentifs à leur sphère d'influence et qu'ils ne commentent guère ce sur quoi ils n'ont aucune prise: les «grandes affaires», la géopolitique, la dégradation des mœurs. L'Église catholique enseignait jadis (du temps où elle enseignait quoi que ce soit) à ses ouailles de remplir leur «devoir d'état». En d'autres termes: œuvrer correctement dans sa sphère d'action et ne pas s'occuper du reste. Faire le bien qu'on peut, là où l'on se trouve. C'est ce qu'a fait la femme de l'ogre. Encore faut-il être ancré dans la pleine conscience de son «être au monde».

Dans un tout autre domaine, c'est ce que font aussi les artistes, les poètes et les écrivains — les vrais du moins. Ils accomplissent leur art avec tout leur cœur, tout leur génie, sans se soucier des retombées ni des récompenses. En gardant une distance polie et si possible ironique avec le système, quel qu'il soit, «démocratique» ou «policier» — sachant que la qualification morale ultime du système en question ne dépend que d'un seul facteur: de sa capacité à survivre et à écraser les autres.

Ne pas savoir mesurer cette distance a été la perte d'un grand nombre de talents. Les artistes ne s'«engagent» que par rapport à leur œuvre. Ce ne sont pas les poèmes patriotiques qui servent une patrie, mais les bons poèmes. C'est pourquoi l'artiste «engagé», qu'il soit internationaliste ou patriotard, affiche sa nullité par la proclamation même de son engagement. Il n'est qu'un convive de plus au goûter des filles de l'ogre.

A PROPOS...

*Dans un château
désert, un
vieux téléphone
continue de
sonner...*



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Des lieux communs comme lieux d'aisances

UNE SOCIÉTÉ SE RÉVÈLE À TRAVERS SES IDÉES REÇUES ET SES LIEUX COMMUNS. CEUX-CI ÉVOLUENT AVEC LE TEMPS: DU DICTIONNAIRE DES IDÉES REÇUES DE FLAUBERT AUX LIEUX COMMUNS D'AUJOURD'HUI DE CHRISTIAN GODIN, UN SIÈCLE ET DEMI A COULÉ SOUS LES PONTS.

Le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert[1] a été publié à titre posthume en 1911, c'est-à-dire une trentaine d'années après sa mort (en 1880): commencé dans les années 1850, il resta inachevé sans que l'on sût jamais si Flaubert le destinait à une publication séparée, ou plutôt à en faire un supplément à son *Bouvard et Pécuchet*. Le nombre d'entrées est important, les définitions sont courtes. Sa lecture aujourd'hui est plus anecdotique qu'autre chose, même si certaines sont bien amusantes: qui de nos jours, pour «Fonctionnaire», oserait la définition suivante: «*Inspire le respect quelle que soit la fonction qu'il remplisse*»? Certaines n'ont pas vieilli, par exemple «Fossiles»: «*Preuve du déluge. Plaisanterie de bon goût en parlant d'un académicien*»; d'autres encore sont vachardes, ainsi à «Gras»: «*Les personnes grasses n'ont pas besoin d'apprendre à nager. Font le désespoir des bourreaux parce qu'elles offrent des difficultés d'exécution. Ex: La du Barry*».

Après lui vint Léon Bloy (1846-1917) et son *Exégèse des lieux*

communs[2], publié en 1902, donc avant le *Dictionnaire* de Flaubert. Plus que les lieux communs tels que nous les concevons aujourd'hui, ce sont les proverbes ayant cours le plus fréquemment que Bloy commente: «Tous les goûts sont dans la nature», «Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire», «Chercher midi à quatorze heures», etc. Une autre façon de découvrir ce grand pamphlétaire que fut Bloy, dont nous avons évoqué le *Journal* dans cette chronique (*Antipresse* n° 87 du 30 juillet 2017), qui s'en prend ici au «Bourgeois», qu'il admoneste à tout propos. Voici comment il le définit, ce «Bourgeois», dans sa préface:

«*Le vrai Bourgeois, c'est-à-dire, dans un sens moderne et aussi général que possible, l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit ou paraît vivre sans avoir été sollicité, un seul jour, par le besoin de comprendre quoi que ce soit, l'authentique et indiscutable Bourgeois est nécessairement borné dans son langage à un très petit nombre de formules.*»

Ainsi pour «Tuer le temps»:

«*Dans la rhétorique du Bour-*

geois, tuer le temps, ai-je besoin de le dire ? signifie tout simplement s'amuser. Quand le Bourgeois s'embête, le temps vit ou ressuscite. Vous comprendrez ou vous ne comprendrez pas, mais c'est ainsi. Quand le Bourgeois s'amuse, on entre dans l'éternité. Les amusements du Bourgeois sont comme la mort.»

Pour «Vendre la peau de l'ours»:
«Oui, je sais, il ne faut pas la vendre. C'est un conseil. Vendez n'importe quelle peau, si vous trouvez acheteur, s'entend ; mais ne vendez pas celle de l'ours, ni surtout celle de la grande Ourse. Il paraît que cette opération commerciale est dangereuse. C'est, d'ailleurs, la seule fois que le Bourgeois conseille de ne pas vendre. Exception remarquable. Cependant voici quelque chose qui n'est pas clair. Si cette peau n'est pas à vendre, j'imagine qu'elle est encore moins à donner, l'action de donner étant ce qu'il y a de plus contraire au génie bourgeois. Il faudra donc la garder, c'est toute une affaire. Il est vrai que ce lieu Commun embarrassant est conditionnel. Les autorités assurent qu'il serait loisible à quiconque de vendre la peau d'un ours qu'il aurait tué lui-même, ce qui est une mauvaise plaisanterie. Le Bourgeois veut rire.»



une *Exégèse des nouveaux lieux communs*[3]. Celui qui fut le premier grand observateur du passage de la société industrielle à la société technicienne, un visionnaire hors pair de la transformation du monde, jugea nécessaire de compléter son œuvre théorique par une critique de ces lieux communs dont il écrivit dans sa préface qu'ils étaient «la fiente de la société».

Philosophe contemporain, Christian Godin (né en 1949), professeur émérite à l'université Blaise-Pascal de Clermont Ferrand, rédacteur en chef de la revue *Cités*, a à son actif une cinquantaine d'ouvrages publiés, parmi lesquels une monumentale encyclopédie philosophique en huit volumes intitulée *La totalité*[4]. Cette œuvre originale parmi la multitude de parutions d'ordre philosophique va

à l'encontre de la plupart d'entre elles: il s'agit de reconstruire une Totalité disparue de la philosophie contemporaine, désormais morcelée et éclatée. Mais Godin sait aussi faire œuvre de vulgarisation: il est entre autres l'auteur de *La philosophie pour les nuls* (deux volumes, *Éditions First*). Les *Éditions Champ Vallon* viennent de publier son nouvel opus, *Les lieux communs d'aujourd'hui*, qui est une version actualisée et remaniée d'un précédent ouvrage au titre éloquent paru en 2007, *Petit lexique de la bêtise actuelle*. Classés par ordre alpha-

Dans la seconde moitié du XXe siècle, c'est Jacques Ellul (1912-1994), historien du droit, sociologue et théologien protestant qui, parmi ses nombreux écrits, publia en 1960

bétique (comme le *Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*), d'«Acharnement» (thérapeutique) à «Volonté», les quelque 150 entrées qu'il a retenues sont effectivement on ne peut plus contemporaines. Il observe notamment comment à certains mots qui ont désormais mauvaise presse s'en substituent de nouveaux. Il termine ainsi sa critique du «changement» :

« Il existe un autre locus communis, très proche de celui de “changement” dont il représente une variante: c'est celui d' “innovation”, plus spécialement présent dans le domaine technique. Les techniques ont occasionné tant de désastres durant le siècle écoulé qu'il nous est devenu difficile de continuer à parler, comme le faisaient les scientifiques du XIXe siècle, de “progrès”. Le terme d' “innovation” est le substitut d'un progrès devenu proprement innombrable. Tout comme le changement, l'innovation est une forme pure, sans contenu. Mais le terme véhicule néanmoins un a priori positif, dans le sens de l'utile et du souhaitable. Comme le changement, l'innovation est une fin en soi, dans l'oubli des finalités.»

Il n'hésite pas à questionner des sujets dérangement. Dans «Différence (Respecter les différences)», il écrit :

« Comment cette notion qui touche à la fois à la logique et à l'ontologie (théorie de l'être) a-t-elle à ce point connu et subi l'hystérisation que l'on sait et dont l'injonction idiote “respecter les différences” est l'expression la plus fameuse? ».

Il s'en prend aussi aux mots cultes, comme «Émotion» :

« Mais le culte de l'émotion n'a pas seulement pour victimes la raison et la réflexion. Il évacue cette autre dimension affective de l'être humain mais dont le monde actuel se méfie de plus en plus à cause de sa durée: le sentiment. La victoire du sexe sur l'amour peut être comprise en ce sens: comme la manifestation du triomphe de l'émotion sur le sentiment.»

Le regard acéré que porte Godin sur le monde dans lequel nous vivons à travers le prisme de ces lieux communs – ces vérités indiscutables – est «un grand moment d'émotion» (je plaisante...). Aux proverbes et dictons d'autrefois ont succédé ces lieux communs répétés à longueur de temps dans l'espace public. Représentant par définition une forme inerte de la pensée et du langage, ils sont peu questionnés, ou en tout cas pas de façon systématique. Sans concessions ni compromis, Godin se plie à cet exercice avec talent.

~~~~~  
NOTES

1. LGF *«Le livre de poche»*, 2004.
2. Éditions Rivages, coll. *«Rivages poche»*, 2005.
3. Éditions de La Table Ronde, coll. *«La petite vermillon»*, 2004. Il faudra certainement qu'à l'avenir Cannibale Lecteur consacre une ou deux chroniques à Jacques Ellul.
4. Publiée aux Éditions *Champ Vallon*. Encore un philosophe qui n'échappera pas au Cannibale Lecteur!

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

# Les migrants? Les Chinois s'en tamponnent

**O**U COMMENT, PENDANT QUE L'EUROPE SE SOUCIE DE MATER SES PROPRES POPULATIONS ET D'ACCOMMODER LES MASSES DE MIGRANTS, LA CHINE S'OCCUPE DE PROMOUVOIR LA CHINE.

Le grand sujet du moment pour l'Europe est celui des «migrants». «Nous sommes tous des migrants» proclamait le pape François lors de son fameux discours de Naples en 2015, ajoutant «si nous fermons la porte aux migrants (...) cela s'appelle de la corruption. (...) La corruption pue! Une société corrompue pue! Un chrétien qui laisse entrer la corruption en lui n'est pas chrétien, il pue!»

La géopolitique serait-elle une affaire d'odeur? Les armes euro-américaines qui n'ont pas fini de détruire la Libye et la Syrie et justifiaient moralement la vague de migrants, sentiraient-elles la lavande? Et sur le territoire souverain du Vatican: combien de migrants accueillis au parfum Febreze? En 2015 toujours, il y eut bien ce coup médiatique du pape ramenant pour l'exemple douze migrants dans son avion. Mais qu'on se rassure, pas un seul d'entre eux, ni aucun autre, n'aura jamais été hébergé dans la Cité souveraine. On leur a tout au plus loué un appartement dans Rome avant qu'ils ne repartent vers l'Allemagne ou l'Autriche. Vous imaginez un joli camp de Sangatte au beau milieu de la Basi-

lique Saint Pierre de Rome? Ç'aurait pourtant eu de la gueule, non?

Trois ans plus tard, les diatribes odoriférantes du Pape, les menaces de la Commission européenne contre la Hongrie grillagée et les transports aussi bien logistiques qu'émotionnels des opulentes Organisations Para-Gouvernementales chargées des transmigrations, auront réussi une chose: fracturer l'Europe politique et stresser gravement les peuples. Ils auront permis de souligner un peu plus l'évidence du déni de démocratie inscrit dans l'ADN de cette Europe du Marché Commun, interdisant au peuple de débattre du sujet et d'en décider à la majorité par son vote. Au moins les choses sont claires: la démocratie, pour ces gens-là, c'est de la corruption. «Ça pue», quand ce n'est pas une maladie terrifiante telle la lèpre.

Lorsque Macron réintroduit cette grande peur médiévale dans son discours de Quimper, il sait ce qu'il dit. Il prépare ses sujets au clivage, à l'épuration civile contre les hideux. Au Moyen-âge, on se protégeait en effet de la lèpre par l'exclusion sacrée, la *separatio leprosororum*, par quoi le lépreux déclaré mort civile-

ment, perdait tous ses droits, voyait ses biens saisis et redistribués. Littéralement, il «entraîna dans la mort». Que de références mortifères pour désigner le droit du peuple à décider de son destin par lui-même!

#### PENDANT CE TEMPS, AUX ANTIPODES...

Voilà bien une problématique qui ne passerait pas en Chine. Trop consciente de sa propre histoire et de l'influence de l'Église européenne dans sa chute (au tournant du XXe siècle), la Chine refuse au Vatican toute interférence dans ses affaires intérieures. Quant au vieillissement de la population, cause première aujourd'hui avouée de l'appel européen aux migrants, la Chine dispose encore d'une bonne quinzaine d'années pour voir venir, grâce notamment à la fin de la politique de l'enfant unique.

Alors pendant qu'en Europe on perd son temps à gloser de putréfaction démocratique ou spirituelle, en Chine on fait avancer la Chine. Un homme clef y travaille, le général **Wei Fenghe**.

Bien entendu, à part quelques observateurs avertis de la chose militaire, on n'en a jamais entendu parler ici. On connaît certes un peu plus le général **Mattis**, l'actuel chef du Pentagone de l'administration Trump, mais l'existence de son alter

ego au sein de la deuxième puissance mondiale n'intéresse personne. On a tort, car il incarne à lui seul le basculement de puissance qui se joue entre Washington et Pékin. Le 1er juin 2018, le général Mattis, ancien patron des Marines, accusait la Chine d'«intimidation» et de «contrainte» au sujet de la préemption de la Mer de Chine du Sud par l'empire du Milieu. Trois semaines plus tard, tout rentrait dans l'ordre. Le 26 juin 2018, le général Wei Fenghe recevait tout sourire son homologue américain à

Pékin. Résultat, exit les points de discorde: Mattis préféra se réjouir du rôle prépondérant que les deux armées chinoise et américaine

sont appelées à jouer dans la stabilisation du monde... C'est-à-dire exactement ce que le communiqué officiel de l'agence officielle Xinhua présentait comme le souhait personnel du Leader **Xi Jinping**.

Ce dernier serra d'ailleurs rapidement la main de Mattis à son arrivée, en lui précisant laconiquement: «nous n'abandonnerons pas un pouce du territoire qu'ont laissé nos ancêtres». Le message était double: 1) nous avons les moyens militaires de vous dissuader de nous attaquer, 2) vous ne pouvez pas revendiquer les Etats-Unis comme «terre de vos ancêtres», Car vous l'avez envahie par grandes vagues de migrants, y





exterminant presque toute sa population autochtone. Peu importe que la préemption de la Mer de Chine méridionale fût jugée illégale par de vrais juges en 2016, ceux de la vénérable Cour internationale de La Haye. Peu importe que la surface en cause fasse deux fois la taille du golfe du Mexique et 50% de plus que la mer Méditerranée. Peu importe que parler de «terre de ses ancêtres» pour des îlots artificiels qui n'existaient pas il y a 4 ans et demi, soit un monument de mauvaise foi, même si la performance est inédite dans l'histoire.

C'est trop tard, la Chine s'est installée dans des eaux par où transitent pour 5300 milliards de dollars de marchandises par an. Elle y contrôle donc militairement un tiers du commerce maritime mondial et personne ne l'en délogera. Un coup de maître de jeu de Go que l'Occident a regardé se jouer comme les vaches regardent passer les trains.

C'est après cette mise au point que Xi a remis Mattis entre les mains du

général Wei, d'une loyauté à toute épreuve. Entré dans l'armée à 16 ans, Wei en a gravi tous les échelons au mérite, jusqu'à prendre les rênes du «Second corps d'artillerie», c'est-à-dire le commandement du feu nucléaire chinois. C'est lui qui en a fait tout récemment la force Balistique autonome de l'Armée Populaire de Libération (PLA Rocket Force), une quatrième arme, à égalité des forces terrestres, aériennes et maritimes. Elle dispose de 100'000 hommes, de plus de 1800 missiles balistiques (10 fois plus que les Etats-Unis), de 260 têtes nucléaires, et de centaines de missiles de croisière, dont une gamme hypersonique. Alors que personne n'y croyait il y a vingt ans, la Chine a réussi la mise à niveau de sa stratégie dissuasive fondée sur le «projectile» pouvant frapper partout, en masse et à très grande vitesse.

La nomination du général Wei Fenghe au poste de ministre de la défense en mars dernier, qu'il cumule avec son siège de numéro 4 au sein de la Commission Militaire du Parti (le réel centre de décision), délivre donc un message simple aux Etats-Unis et au reste du monde: nous sommes prêts pour une confrontation nucléaire.

Pendant ce temps là, en Europe, on fait danser des mignons dans la cour du palais présidentiel et l'on culpabilise le malodorant peuple souverain en le traitant de lépreux.

## LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

## La fête au bâillon

**A**VANT LE GRAND OUBLI DES VACANCES D'ÉTÉ, RAPPEL DE QUELQUES CAS DE CENSURE CROUSTILLANTS SURVENUS DANS NOS SOCIÉTÉS PAR AILLEURS PARFAITEMENT DÉMOCRATIQUES.

- \* 25 mai. Dans les universités du Québec (province d'un vaste pays nordique et placide gouverné par un premier ministre islamolâtre et cinglé), afficher sa laïcité est devenu un signe de discrimination. Et c'est une pétition signée par plus de 100 professeurs d'université qui l'affirme... Où irait-on si quelqu'un se mettait à vouloir brider l'irrésistible expansion du communautarisme islamique?
- \* 27 mai. L'Etat d'Israël envisage d'adopter une loi interdisant de photographier et de filmer les soldats de son armée. Histoire de ne pas les démoraliser en les exhibant comme des assassins. Il est vrai que le projet de loi survient après que lesdits soldats eurent abattu 60 Palestiniens le 14 mai.
- \* 7 juin. L'illustre cinéaste pro-réfugiés suisse Fernand Melgar renonce à son poste d'enseignement à la Haute école d'art et de design de Genève pour avoir filmé des dealers (noirs) dans les rues de Lausanne et donc enfreint leur droit à la vie privée, pauvres choux. Lorsqu'il avait filmé à visage découvert des douaniers suisses renvoyant des



- réfugiés, les mêmes «amis» qui le conspuent aujourd'hui le félicitaient.
- \* 8 juin. La Dépêche nous apprend que des collégiens auteurs d'un journal satirique qui se moquait des grossiums de la politique ont été convoqués l'an dernier devant le Tribunal de grande instance d'Albi. L'article ne dit pas s'ils avaient les menottes et le scotch de carrossier sur la bouche. (On imagine le tollé dans «nos» médias si la chose s'était passée à Kazan ou St-Petersbourg plutôt que dans le Tarn...).
- \* 19 juin. Mme la nouvelle maire de Bristol, issue de la «diversité», a fait décrocher de son bureau le portrait vieux de trois siècles d'un marchand (d'esclaves) controversé, Edward Colston. Pour le remplacer par l'effigie d'un... lion.
- \* 26 juin. Les médias de grand chemin français se taisent avec obstination sur la série de meurtres qui déstabilise le gouvernement Merkel en Allemagne et sa politique migratoire. L'OJIM a détecté — c'est son métier — deux exceptions à cette étrange omerta: Atlantico et Claude Askolovitch. Et les autres journalistes, ils parlaient de quoi pendant ce temps?

## TURBULENCES

### ISRAËL | Un jeune virtuose de la fausse alerte

Ce mineur est très fort. 2000 fausses alertes à la bombe dans le monde entier... contre des intérêts israéliens. Soit il déteste fort son pays, soit il s'agit d'autre chose. Comme le relève sobrement l'ATS, «ses actes avaient nourri les accusations de poussée de l'antisémitisme aux Etats-Unis». Quoi qu'il en soit, cet ado paraît aussi monomaniacque dans son domaine que le mystérieux «Philip Cross» (voir: [#philipcross](#) sur Twitter) qui aurait passé chaque jour sur Wikipedia, du 29 août 2013 au 14 mai 2018 (fêtes comprises), à «arranger» les pages des néocons et à «noircir» celles de leurs adversaires... Des dizaines de milliers d'interventions pour un seul homme — même très engagé — cela paraît un peu trop.

Mais les ados, eux, ont du temps et de l'énergie à revendre.

*Mais encore:*

ART | Les sublimes cauchemars de Zdzisław Beksiński

RACISME | Des Lumières qu'on préférerait n'avoir pas allumées

IDÉES | L'Empire américain, même destin que l'URSS?

SOROSPHERE | Le Macron®, un véritable titre boursier

UE | Encore une fake news officielle

AVENIR DU LIVRE | Il résiste, le bougre...

**log.antipresse.net.** Une agence de réflexion à nous tout seuls.

### Pain de méninges

#### LE DEVOIR DE L'HISTORIEN

«Il faut, avant tout, que l'historien soit libre dans ses opinions, qu'il ne craigne personne, qu'il n'espère rien. Autrement, il ressemblerait à ces juges corrompus qui, pour un salaire, prononcent des arrêts dictés par la faveur ou la haine. (...) L'unique devoir de l'historien, c'est de dire ce qui s'est fait (...), et négliger tout le reste ; en un mot, la seule règle, l'exacte mesure, c'est de n'avoir pas égard seulement à ceux qui l'entendent, mais à ceux qui, plus tard, liront ses écrits (...), ne s'inquiétant pas de ce que dira tel ou tel, mais racontant ce qui s'est fait. (...) Il vaut mieux, prenant la vérité pour guide, attendre sa récompense de la postérité que se livrer à la flatterie pour plaire à ses contemporains. Telle est la règle, tel est le fil à plomb d'une histoire bien écrite.»

— Lucien de Samosate, *De la manière d'écrire l'histoire.*

## P H O T O B I O G R A P H I E

*La Porte occidentale. Belgrade, 30.6.2018..*

Un ciel bas et lourd, issu tout droit d'un poème du spleen baudelairien. Les tours jumelles du portail Ouest de la ville. Et sur elles, cette immense publicité pour un fabricant de téléphones asiatique... Lorsque les architectes de Tito ont imaginé ces quatre «tours jumelles» qui ouvrent la ville aux voyageurs, ils n'imaginaient certainement pas qu'elles serviraient un jour de fil à linge pour des draps géants imprimés de pubs insensées. Suis-je le seul à percevoir le ricanement et la dérision de cet univers où la pub est devenue toute notre vie? (SD)